

Manhattan Vertigo

*

Colin Harrison

Manhattan Vertigo

Volume 1

*Traduit de l'américain
par Michael Belano*



Titre original : *You Belong to Me*

- © Colin Harrison, 2017, tous droits réservés.
- © Belfond, 2018, un département de Place des éditeurs,
pour la traduction française.
- © À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0252-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Sarah, pour Walker, pour Julia

« La forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur
d'un mortel. »

Charles BAUDELAIRE

Manhattan, à l'ouest de la 49^e Rue,
entre la 5^e et la 6^e Avenue

Tout avait commencé avec le désir – son histoire à elle, ses tourments à lui. Il marchait d'un pas pressé aux côtés de Jennifer Mehraz. Elle était arrivée en retard à son bureau, il avait dû l'attendre dans le hall d'entrée jusqu'à la dernière minute, puis encore trois minutes de plus, avant qu'elle ne finisse par apparaître dans le bruissement de sa robe d'été bleue. « Désolée, Paul, j'ai pas trouvé de taxi... » Etc. « Dépêchons-nous. » À présent, ils se frayaient un chemin à travers le Rockefeller Center au beau milieu de la pause déjeuner du vendredi. Des hommes en bras de chemise et des femmes offrant leurs jambes au soleil de septembre avalaient leurs sandwiches hors de prix, passaient des coups de fil, envoyaient des textos, se regardant et se sachant regardés. Leurs yeux ne s'arrêtèrent pas vraiment sur lui, mais elle, ils la remarquèrent.

« On a le droit d'entrer comme ça ? » Du haut de ses talons, elle faisait des grands pas, le vent gonflait sa robe. « On n'a pas besoin d'un ticket ni rien ?

— Seulement si tu participes aux enchères.

— Tu vas participer ? »

Paul acquiesça.

« Bien sûr.

— Tu vas *gagner* ?

— Y a intérêt. »

Elle accéléra pour rester à son niveau.

« Tu gagnes toujours ?

— Non. Mais je ne perds pas souvent. »

Ils traversèrent la 49^e Rue, dépassèrent les chauffeurs de limousines garés dans le virage qui fumaient pour passer le temps avec cet air mélancolique qu'ils affichaient toujours, et entrèrent chez Christie's.

« Suis-moi », lui dit Paul en franchissant les portes en verre de la maison de ventes. Il s'inscrivit et récupéra sa pancarte numérotée à la réception, puis ils pénétrèrent à l'intérieur d'un élégant amphithéâtre dans lequel il leur trouva deux places, vers le fond de la salle, près

de l'allée centrale – il préférait rester à distance, pour éviter d'avoir ses concurrents dans le dos.

Ils étaient entourés de cette faune qu'on trouve toujours chez Christie's : des gens riches ou leurs émissaires guindés. Ça faisait plus de vingt ans qu'il venait là, depuis l'époque où il travaillait comme associé dans un gigantesque cabinet d'avocats à sept blocs d'ici, en se demandant quand son incompetence et sa fainéantise le feraient virer. Les employés de chez Christie's l'avaient suffisamment croisé au fil des années pour le saluer d'un petit hochement de tête. Mais il ne demeurait, au fond, qu'un pèlerin parmi les autres dans cette caverne d'Ali Baba par laquelle transitaient chaque jour les merveilles du monde, des trésors ayant appartenu à des rois, des empereurs, des Présidents, des magnats, des voleurs, des fanatiques ou des visionnaires, des trésors qui ne reverraient peut-être pas la lumière du jour au cours du prochain siècle, voire *plus jamais*. Il ne s'intéressait pas aux Picasso, aux bijoux d'Elizabeth Taylor, aux Stradivarius qu'on voyait de temps en temps. Le dernier manuscrit de Léonard de Vinci ou un bol en porcelaine de la dynastie Qing le laissaient de

glace. Il n'y avait qu'une chose qui comptait aux yeux de Paul, une seule : les vieilles cartes de la ville de New York. Il les collectionnait depuis ses dix ans. Combien en possédait-il ? Trop pour pouvoir les compter. La plupart ne valaient pas grand-chose ; certaines avaient de la valeur. Aujourd'hui, Christie's allait mettre en vente quelques perles rares, notamment une carte sur laquelle il essayait de mettre la main depuis des années.

Jennifer observait le commissaire-priseur en costard qui ajustait son micro, tandis qu'une brochette de femmes fortunées plus âgées, assises derrière elle, l'épluchaient du regard. On aurait dit qu'elles étaient venues assister à la vente de leur propre héritage familial : un certain nombre de vieilles fortunes new-yorkaises avaient été ruinées ces derniers temps, ce dont tout le monde se fichait – à juste titre. Quoi qu'il en soit, elles toisaient Jennifer d'un air désapprobateur. Les cheveux ? Trop blonds. La jupe ? Trop courte. Les épaules ? Trop apparentes. Le diamant à son doigt ? Trop gros, trop étincelant. Elles étudiaient attentivement le couple qu'elle formait avec Paul, se demandant si Jennifer était

sa femme ou sa maîtresse. Cette ville fourmillait de maîtresses, même si tout le monde préférerait faire comme si de rien n'était. Avec sa dégaine de dandy et son œil pétillant d'homme du monde, Paul apparaissait comme le candidat idéal. Un rustre à l'air charmant, heureux d'avoir encore des cheveux, se disaient-elles sûrement. Pas riche. Indéniablement friqué, mais pas plein aux as. Les chaussures pas tout à fait comme il faut ; la montre, pas du grand luxe. Il était ridé, chiffonné, ses meilleures années déjà derrière lui. Leur évaluation experte était d'une justesse redoutable. À nouveau, leurs regards inquisiteurs vinrent se poser sur Jennifer : elles sentaient bien qu'elle n'était pas née dans la haute, mais qu'elle avait dû jouer des coudes, des poings et des ongles pour y arriver. À moins qu'elles ne soient en train de l'épier froidement simplement parce qu'elle était jeune – elles qui l'avaient été autrefois mais ne l'étaient plus.

Jennifer consultait son téléphone. « Ahmed nous passe le bonjour.

— Où est-il ?

— Quelque part au milieu de l'océan Atlantique.

— Quand est-ce qu'il rentre ?

— Dimanche. Et le soir d'après, il y a le dîner de charité, tu te rappelles ?

— J'ai acheté mes billets.

— Mais tu préférerais ne pas y aller ? »

Il ne détestait rien tant que ce genre de dîners mondains, à part peut-être les petits-déjeuners mondains, les déjeuners mondains et les apéros mondains. Mais Jennifer et son mari étaient ses voisins de palier, un de ces jeunes couples fortunés à l'agenda toujours bien rempli, avec soirées de bienfaisance et mondanités trois fois par semaine. Du moins, quand Ahmed n'était pas déjà reparti conclure une autre affaire.

Elle le relança.

« Donc ?

— J'allais à ce genre de dîners, à l'époque...

— Et ?

— En général, les crevettes sont plutôt bonnes. »

Elle se pencha contre lui, et il sentit son parfum.

« Qui sait, Paul, tu pourrais même t'y amuser un peu. Tu tomberas peut-être sur une ancienne

maîtresse... » Elle lui prit des mains la pancarte numérotée et l'examina, la tendit comme pour s'entraîner à l'utiliser, faisant légèrement tinter ses bracelets en or. « Rachel sera là ?

— Bien sûr qu'elle sera là.

— Évidemment. Elle ne va quand même pas te lâcher dans la nature *sans surveillance*. »

Elle lui lança un sourire malicieux qui le charma complètement. Cela dit, il avait déjà été charmé par bon nombre de femmes et il avait survécu. Après son second divorce, il avait rebondi de femme en femme comme une boule de flipper. Ça n'avait pas été beau à voir, à croire qu'il avait perdu le coup de main pour se marier.

« Attends un peu, c'est qui ceux-là ? » Jennifer désignait un trio de quinquagénaires tirés à quatre épingles. Paul reconnut immédiatement trois redoutables marchands d'antiquités de Paris, Shanghai et Dubai. « Ils ont l'air sournois, mais font semblant de ne pas l'être », dit-elle.

Jennifer n'était plus tout à fait la jeune femme candide qu'il avait rencontrée un an auparavant, lorsqu'elle avait emménagé avec Ahmed dans l'appartement d'en face. Quand on

gravit les échelons à ce rythme-là, on apprend vite. Ahmed, lui, visait les sommets : sorti de Yale à l'âge de vingt ans, doublement diplômé de Harvard en droit et en commerce à vingt-quatre, il était devenu un homme d'affaires hybride, mi-financier, mi-avocat. Une grosse tête, aucun doute là-dessus. Un type imbu de lui-même, un *winner* dans une ville de *winner*s. Par *trois* fois, il avait rejeté les propositions d'embauche de Goldman Sachs. À trente-deux ans, c'était en jet qu'Ahmed sillonnait le globe pour signer des contrats, mandaté par des hommes bien plus vieux que lui qui le laissaient gérer leur portefeuille, préférant rester dans l'ombre. Paul l'avait à l'œil depuis un bon bout de temps. C'était sans doute pour ça qu'il avait accepté de venir à ce ridicule pince-fesses, pour découvrir les nouveaux acteurs qui aspiraient à tenir les premiers rôles dans le théâtre des ambitions, avec Ahmed en meilleur espoir masculin. De fait, Ahmed ne travaillait déjà plus pour une seule compagnie mais pour plusieurs à la fois, voguant dans ces eaux troubles entre les banques d'affaires, les grands groupes pétroliers et les gouvernements. Et il se faisait des brouettées